

BIBLIOTHEQUE DE L'UNIVERSITE
SECTION LETTRES
100, Bd Herriot
06200 NICE

LE LEXIQUE, LE SUJET ET SA LANGUE

(Des morphosémantismes et de l'interdisciplinarité)

C.I.R.B.

Colloque international: ' L'inter-
disciplinarité dans les Sciences Sociales pour l'étude des langues en contact '

Université de Laval, Québec

Octobre 1984

R. NICOLAI

Publication
IDERIC



C.6926

B7

LE LEXIQUE, LE SUJET ET SA LANGUE (Des morphosémantismes et
de l'interdisciplinarité)

R. NICOLAI

Sans qu'il soit utile de s'attarder sur la notion d'interdisciplinarité, on conviendra qu'elle met l'accent sur une approche interactive dans laquelle devient impertinent, voire, inopportun, le problème de l'intégrité/unité disciplinaire, lequel se légitime parfois du non-dit de son désir de pérennité plutôt que de l'analyse d'un passé dont l'histoire sait souligner les discontinuités. Ainsi, l'émergence de ces champs de recherche qui ne se peuvent plus nommer qu'à l'aide d'un trait d'union invite t'elle, à son tour, d'introduire en objet de réflexion la dérive qu'ils constituent. C'est là que cet exposé vient s'inscrire, proposant, par un développement propre, une réflexion sur une thématique proche par certains de ses aspects de celle abordée par Maranda.

Les interpellations:

J'en reconnais plusieurs, tout d'abord le concept de réseau sociosémantique(1) qui débouche sur un double problème: celui de la construction/reconnaissance/analyse —plutôt paradigmatique— du "capital lexical" ainsi posé et celui de sa "gestion" (2), ou plutôt de la dynamique de sa gestion en termes de stratégies d'expression et de communication (quantitativement mesurables et d'ordre plutôt syntagmatique, d'après l'auteur). Puis la saisie d'un tel complexe dynamique qui implique l'approche de la relation entre l'objet et le sujet, laquelle ne saurait ignorer l'inéluctable nécessité de s'introduire dans la chaîne explicative, sauf à s'ériger transcendentalement à la problématique.

Je rappelle brièvement le propos de Maranda (1982):

Les réseaux sociosémantiques sont une application de la théorie des réseaux à la sémiogénèse (cf. Kristeva), c'est à dire à la construction du sens. Pour l'auteur, "tout locuteur possède un 'capital lexical'; ce capital constitue ses ressources sémantiques (ensembles paradigmatiques) et il est 'géré' selon des stratégies d'expression et de communication dont la structure est mesurable" (en termes probabilistes).

Partant de là, Maranda se propose de vérifier l'hypothèse que les variations du comportement langagier bilingue sont reliées à ces réseaux sémantiques.

qui, agissant comme matrices sémiogénétiques, fournissent à tout locuteur non seulement le capital mais aussi les stratégies qui lui permettent de se comporter plus ou moins librement dans une situation bilingue.

Le problème de la construction/production du sens est donc au centre du débat ainsi que le rapport du sujet (ou du groupe) au système de représentation linguistique/langagier qu'il investit et qui l'investit; c'est ce, que, partant des marges du domaine lexical, j'entend pouvoir rejoindre ici. En effet, ce sera avec une recherche excentrique sur les domaines lexicaux à connotation impressive que j'aborderai la question, laquelle il me faut maintenant présenter.

La notion de morphosémantisme:

On sait que l'on a nommé 'champs morphosémantiques' des structurations lexicales particulières, constituées de telle façon qu'elles paraissent présenter une correspondance entre signifié et signifiant. Un exemple peut être fourni en français avec la reconnaissance du champ lexical caractérisé par une corrélation entre le protosémantisme de "frapper" et la structure phonique TK (cf. Guiraud, 1967).

La notion se justifie de trois considérations:

- on ne nomme pas au hasard et de nombreux champs lexicosémantiques sont déterminés par des 'grilles' formelles de dénomination (cf. les taxonomies populaires de la flore et de la faune)
- on peut reconnaître, corrélativement à la mise en structuration lexicale, l'existence d'une motivation secondaire issue du signifiant pour déterminer le signifié, ce qui conduit au concept de rétro-motivation (Guiraud, 1972)
- enfin, on croit pouvoir reconnaître aussi dans le cadre de certaines structurations une motivation onomatopéique directe ou indirecte.

Guiraud avait entrepris une recherche allant dans ce sens, cependant sa description ne semble pas pouvoir être retenue telle quelle, tout simplement parce qu'il avait cru pouvoir traiter en termes taxonomiques et strictement structuralistes de ces phénomènes qu'il interprétait tout d'abord en tant que faits de langue alors qu'il s'agit certainement de quelque chose de plus complexe où intervient effectivement, et constamment, le sujet (3). En effet, on rappellera que pour cet auteur qui travaillait sur corpus, les structures morphosémantiques étaient achroniques et que le lexique dépassait lar-

gement les limites d'un dictionnaire d'usage; toutefois il était resté fidèle à la conception saussurienne du 'trésor'. Il récusait les critères de l'espace et du temps, faisant la collation de toutes les formes dialectales, modernes ou anciennes, qui lui paraissaient susceptibles de satisfaire à son schéma, mais cette quête conduisait au gonflement du corpus qui lui permettait de justifier la pertinence et la réalité des structures qu'il dégagait alors que, dans sa perspective, une des composantes de la preuve restait cette évidence quantitative: il est difficile de la construire et de la trouver à la fois.

Toutefois, d'être marqué au sceau de la subjectivité, le phénomène morphosémantique n'en est pas moins réel; sa marginalité dans le champ linguistique serait elle analysable autrement que comme une conséquence de la précellence assumée d'autres problématiques théoriques dont les logiques internes l'excluaient?

Conceptualisation et description:

On avancera tout d'abord l'hypothèse qu'aucune structuration morphosémantique n'existe en langue(4) bien qu'elles s'inscrivent à travers elle en y laissant des traces: elles résultent de l'actualisation d'une capacité classificatoire propre du sujet, considérée indépendamment de la faculté de langage, mais qui s'applique nécessairement sur le médium de la langue en tant qu'option cognitive.

On supposera encore que ces structurations se constituent en potentialités de sens mais que leur quantification est idiosyncrasique; elles ont valeur de 'performance' dans une acception voisine de celle que connaît ce terme dans l'art contemporain. En conséquence, l'analyse sur données de corpus n'explique que peu de choses puisqu'aucune opération ne permet de dégager les critères propres à légitimer le choix d'une organisation particulière au plan des données matérielles; elle décrit mal ces faits qu'il est nécessaire de situer dynamiquement dans l'interaction du sujet et de la langue. Enfin, préalable à l'établissement d'un statut, une réflexion analytique et une manipulation sur le phénomène morphosémantique semble nécessaire.

De la reconnaissance des traces à celle du processus: tout d'abord il faut, si l'on admet que le sujet 'agit' sur et dans la langue, reconnaître quelques moyens de cette action (hors l'énonciation): analogie, étymologie populaire, contravention à la régularité des lois phonétiques etc... en sont quelques uns, formellement descriptibles et aisément observables. Il faut ensuite établir la modalité de cette action, ce qui peut se faire avec la notion de processus de morphosémantisation, intuitivement assimilée au procès qui permet la mise en oeuvre, la cristallisation et la reconnaissance de la description 'réifiée' et idiosyncrasique d'un champ morphosémantique quelconque.

Même si, dans cette première étape, la présentation du processus est du même niveau explicatif que la reconnaissance de la 'vertu dormitive' de l'opium, elle est importante car elle change la nature de la pertinence descriptive et délimite un autre champ d'analyse: d'être nommé; le processus de morphosémantisation devient objet de description possible autant que concept descriptif, ce qui permet de le particulariser. Le processus laisse des traces, il agit indépendamment de l'énonciation, ne s'établit pas directement dans l'interaction langagière et ne se définit pas par une situation. Il est lié à une visée réflexive et analytique sur la langue: sa force classificatrice est dépendante du degré de structuration potentielle du champ délimité; plus le degré de structuration est élevé, plus il y a de chances qu'un consensus social permette le développement d'un façonnage du donné linguistique (5) allant dans le sens du développement de traces morphosémantiques.

Des études extensives portant sur ces structurations (cf. Nicolaï, 1983) permettent de penser qu'il est probablement toujours possible de construire dans quelque langue que ce soit des formes morphosémantiques comparables qui ont une remarquable homogénéité et possèdent de très grandes ressemblances formelles et phonétiques; le facteur qui conduit à ce résultat semble être l'utilisation préférentielle d'un matériau phonesthésique (cf. Nicolaï, 1984a). Celui-ci est donc particulièrement important car il détermine certaines variations sémantiques à l'intérieur d'un champ morphosémantique mais, contrairement à ce que pensait Guiraud, il ne détermine pas nécessairement le phonétisme fondamental des protosémantismes, bien qu'il puisse le déterminer.

Le matériau phonesthésique fonctionne à un double niveau: arbitraire dans le champ de pertinence 'informationnel' mais motivé dans le champ de pertinence 'significationnel.' ; il permet le jeu de la perception autonymique entre la transparence du message informationnel et l'opacité du message significationnel, ce qui ne veut pas du tout dire qu'il soit le seul à permettre ce passage; la mise en structuration elle même déclenche ce double jeu.

Les niveaux de motivation des processus: Puisque les structurations morphosémantiques sont réputées reposer sur une relation de motivation entre signifiant et signifié, son analyse devient nécessaire. On peut dégager trois niveaux. Tout d'abord le niveau synesthésique (identification centripète où la focalisation motivante se porte sur le sujet) qui correspond à une recherche de 'résonnance' ou de 'mise en phase' entre une production donnée et certaines constantes psychobiologiques de l'être humain, ce qui ne veut pas dire qu'il s'agisse de rapporter la mise en signification à un quelconque déterminisme biologique mais plutôt que certains caractères du phonétisme, appréhendés intrinsèquement sans égard à la perception distinctive, sont utilisables, mais pas nécessairement utilisés, pour la mise en signification.

Ensuite, le niveau sémiotique (identification interne à la langue) correspondant à la motivation relative qui s'introduit avec la reconnaissance d'un terme par rapport aux autres termes de ce même ensemble structuré au plan de la forme phonique comme à celui du concept.

Enfin, le niveau pragmatique (identification centrifuge où la focalisation motivante se porte sur l'objet) qui se développe aussi bien au niveau phonétique (idéophones), sémantique: homologues entre certaines structurations des réalités et des découpages sémiotiques élaborés par métonymie ou par métaphore (cf. le développement de 'coup' à 'morceau' : ~~bout~~- bouter etc...) ou encore au plan culturel où des identifications se font aussi par ces mêmes procédés (métaphore et métonymie) sans être généralisables ou bien en restant limités à une situation particulière.

Ces caractères de motivation paraissent constituer l'une des variables susceptibles de participer, en amont, à la dynamique du changement lexical et à sa compréhension, mais une analyse plus approfondie de cette idée de processus est souhaitable.

Les lieux de la catégorisation. Tout d'abord, dans cette relation particulière qui relie le sujet et sa langue, il s'agit d'une opération de catégorisation et donc de délimitation de types de représentations: d'insertion d'une clôture, mais cette opération de catégorisation a deux niveaux d'existence: celui des représentations individuelles (6) et celui des représentations collectives. Le premier, qui ne s'inscrit pas de façon significative dans les données, introduit une clôture variable sur le champ significatif morphosémantique, tandis que le second, qui s'inscrit dans les données par des traces ayant fonction de marqueurs, introduit une clôture figée (et donc utilisable en tant qu'objet) du champ. Cette distinction permet d'envisager le processus selon deux modes parallèles et coexistants: en tant que processus interprétatif de 'sémantisation' relevant d'une pertinence interactionnelle, puis en tant que processus indicatif de 'morphologisation' relevant d'une pertinence linguistique.

Le rapport s'instituant entre les deux s'établit en espace de signification, constamment utilisé et démultipliant en effet de miroir les potentialités de sens.

Le processus de sémantisation prend son sens au niveau de systématisations analysables dans une perspective psycholinguistique .

Autonymie et clôture: Dans son principe, le processus de sémantisation peut être interprété comme le point de rencontre de deux activités corrélées: la visée ou la perception autonymique et la mise en clôture.

La perception autonymique est la reconnaissance en tant qu'objet d'un médium dont la fonction avouée est celle de la transparence, la distinction transparence/opacité lui est ainsi liée. C'est elle, par exemple, qui caractérise les choix de lecture du sens faits 'au second degré', quant à la visée, elle correspond à une 'dotation' et non plus à une reconnaissance d'opacité. L'unité appréhendée autonymiquement ne cesse pas de transmettre son information initiale, mais celle-ci est voilée au profit d'un autre sens qui n'a pas de rapport nécessaire avec la dénotation du terme; le dévoilement d'un autre sens devient, quand il est reconnu et partagé, le clin d'oeil, le présupposé essentiel qui détermine la cohésion du groupe à l'intérieur duquel le message/terme circule. C'est probablement aussi l'une des pierres d'angle du phénomène de cristallisation lexicale et donc, de la création néologique: le terme est reconnu non pas par ce qu'il dit mais par ce qu'il peut dire. La mise en clôture, elle, est dépendante de cette préhension autonymique.

L'accès mis sur ces deux caractères, qui focalise la recherche plutôt sur le sujet que sur l'objet dans l'interaction qu'ils entretiennent, est peut être un de ces points où la problématique de Maranda rejoint mes préoccupations ce que souligne par exemple le rapprochement entre le concept d'isosémie (Maranda, 1982) et celui d'isotopie morphosémantique (Nicolai, 1984a) qui constituent tous les deux un outil pour la description de l'action d'une visée autonymique et d'un fait de clôture dans un donné qui reste indépendant de toute attribution catégorielle fixe, et donc, relativement indéterminé.

A titre d'hypothèse de travail, je reconnaitrai trois déterminants des processus et le premier n'a pas encore été présenté car son omniprésence est évidente dans toute activité catégorisante: il s'agit de l'acte génésique, opération cognitive qui s'applique sur le langage sans lui être spécifique et que j'identifie au résultat de la combinaison des deux actes supposés élémentaires —appréhendés au niveau linguistique par leurs effets— que sont la paradigmatization (instauration de l'altérité) et le marquage (instauration de la hiérarchie). Les deux autres déterminants sont cette mise en clôture et cette visée autonymique qui viennent d'être présentés. A eux trois ils caractérisent le processus indépendamment de son organisation propre.

Organisation du processus.

Il est souhaitable de faire apparaître une structuration possible dans le candidat concept qu'est cette notion de processus car la chaîne: champ morphosémantique --- processus de morphosémantisation ---

--- { processus de sémantisation } --- { acte génésique } qui n'est
 --- { processus de morphologisation } --- { visée autonymique }
 --- { mise en clôture }

nullement tautologique, n'est pas opératoire.

Son organisation pourrait être approchée par l'indexation de quelques pôles référentiels qui souligneraient son domaine de pertinence et ses points d'ancrage. A titre provisoire, une première approximation est possible avec le quintuplet 'sujet, relation, trace, domaine et fonction' que je développe ainsi:

Le sujet, appréhendant, décrivant participant et toujours clôturant et se clôturant dans son domaine, il est constitué en tant que pôle référentiel par définition et il est spécifié par rapport au champ de pertinence particulier qu'il cerne, en tant que sujet social, psycho-social etc... C'est la place vide et nécessaire qui permet la circulation du 'sens'.

La relation, elle se définit par les moyens mis en oeuvre par le sujet pour développer son action; ainsi, dans la morphosémantisation, la relation est constituée par l'application des trois déterminants présentés ci-dessus sur des universaux positifs, appréhendés par le biais de relations synesthésiques, indépendamment de l'énonciation.

La trace est constituée par cette marque inscrite dans les données ou par des effets clôturants spécifiques qui justifient/illustrent l'existence du processus: ainsi la multiplicité des variations phonétiques sur un thème donné est caractéristique d'une morphosémantisation. La trace a valeur d'indice au sens piercien de l'existence du processus.

Le domaine, c'est le point d'application du processus; le niveau lexical, mais plus particulièrement certains sous ensembles lexicaux, constitue le domaine du processus de morphosémantisation. Il se définit par la limite à l'intérieur de laquelle les traces sont reconnues.

La fonction est en quelque sorte une image dérivée du champ de pertinence du processus: c'est la création d'affinités sémantiques indépendantes du niveau dénoté (et donc agissantes au niveau de la construction opaque) qui apparaîtra comme la fonction du processus de morphosémantisation.

Le 'champ de pertinence' du processus est défini par le rapport du sujet à sa relation.

Questions méthodologiques.

Il faut s'attacher aux pôles référentiels qui vont permettre l'analyse.

La relation: c'est probablement par une approche de psychologie expérimentale en ce qui concerne son rapport à des universaux positifs qui permettra de la décrire, mais c'est certainement une autre approche qui rendrait compte des possibilités et des modalités de la catégorisation en général; là il

s'agit évidemment de traiter des structurations psychosémiologiques et sociosémiologiques. C'est un champ d'analyse important car il devrait fournir la validation des hypothèses avancées pour expliquer la présence des 'traces' du sujet dans la langue et expliciter les modes d'action et de structuration du processus.

Le domaine de la morphosémantisation est lexical, ce qui relève du constat mais aussi de la clôture théorique imposée aux données; ainsi, selon que l'on aborde une perspective monolingvistique ou plurilinguistique, la situation va changer.

Dans le premier cas, que doit on entendre par 'lexique'? Ce n'est plus le "trésor" des dictionnaires, résultat de la quête lexicographique qui conduit justement à cette production spécifique des langues à tradition écrite, laquelle entraîne une distorsion certaine dans la structure lexicale: réinjection continue des données sorties de l'usage, élargissement du phénomène communicationnel par la mise entre parenthèse du contexte situationnel de l'échange oral. C'est probablement la structuration d'une langue à tradition orale qui permet le mieux de reconnaître la place que les structurations morphosémantiques occupent dans l'économie lexicale car ce type de langue s'en tient à la limite de la mémoire et se définit dans la situation interactionnelle normale de l'échange verbal.

Le deuxième cas est celui de la situation plurilingue où les locuteurs possèdent plus ou moins bien plusieurs codes, tout au moins au niveau de la connaissance passive, et quelle que soit la relation qui lie les codes et les relie à ces codes.

Il y a lieu de penser qu'une telle situation est éminemment favorable au développement de structurations morphosémantiques utilisant le potentiel multilingual car la multiplicité des structures signifiantes conduit certainement à une perception dans laquelle les unités sont caractérisables autonymiquement par rapport à leur signification, permettant ainsi une possibilité de choix, de sélection, et favorisant des regroupements en fonction de critères dont quelques uns relèvent nécessairement de relations synesthésiques. La fortune de certaines unités lexicales pourrait peut être s'expliquer par là et les descriptions d'ordre 'socio-sémiologique' me paraissent s'appuyer sur des considérations de ce type.

Le choix fait (système lexical homogène ou champ désignationnel ouvert) a son importance pour l'élaboration des concepts opératoires mais il semble

bien que la méthodologie descriptive du structuralisme puisse conserver sa valeur en tant qu'opérateur technique: elle permet tout aussi bien de décrire dans ses rapports formels une structuration de la langue qu'une systématisation propre d'un sujet, seulement, on ne considère plus qu'elle s'applique sur le même objet. Sa 'valeur de vérité' projetée sur un monde relativisé et non plus absolu, est elle aussi relativisée.

La trace est à décrire en rapport avec la relation et la structure linguistique; il est possible qu'une première étape descriptive puisse être tentée avec un formalisme adéquat (7) et c'est le niveau qui peut être abordé avec le moins de réticences par une méthodologie faisant appel à une analyse de corpus.

En conclusion, cette typologie des déterminants et des pôles référentiels pourrait conduire à mieux cerner des situations dynamiques incluant, en tant que facteur interactif, le sujet; elle pourrait également rendre possible la comparaison avec d'autres conceptualisations en termes de processus qui se font jour dans d'autres domaines du dynamisme langagier.

Les lieux du sujet.

L'approche en termes de processus vise à mieux préciser l'une des modalités de la relation entre le sujet 'interprétant/reconnaissant' et l'objet langue qu'il reconstruit continuellement; elle interpelle aussi en d'autres lieux qu'en celui du dynamisme lexical. Tout d'abord là où des questionnements font renaître l'intérêt pour des problématiques comme celles de l'ambiguïté, de la paraphrase et de la relation qui les lie l'une à l'autre; ensuite là où se développe des conceptualisations voisines mais apparemment destinées à décrire un donné sociolinguistique et non plus psycholinguistique.

Champ morphosémantique et paraphrase: La notion de champ paraphrastique, travaillée par Culioli, a été récemment reprise par Catherine Fuchs et Le Goffic en ce qui concerne la relation spécifique qui lie l'ambiguïté et la paraphrase. De tels essais participent d'un recentrement autour de la question du sujet car, faut il le dire? Une problématique s'intéressant à

la signification n'est guère concevable sans lui. La morphosémantisation s'insère dans ce même espace où s'appréhende cette relation ambiguïté/paraphrase; c'est, me semble t'il, la même perspective théorique et épistémologique qui préside à la recherche d'un statut des opérations et à l'élaboration des analyses.

Le rapprochement porte évidemment sur la construction (intuitive ou analytique) du champ morphosémantique. Reconnaître l'existence d'un champ morphosémantique c'est admettre l'existence d'une relation particulière entre les unités du champ telle que chacune des formes qui le composent soit, à un certain niveau de perception, en relation d'équivalence (8) avec les autres formes. Il y a donc une image globale, le protosémantisme de Guiraud, qui permet la construction et chaque forme est une sorte d'épiphanie de cette image. La relation ainsi introduite au niveau du système ne me paraît pas éloignée de la relation de paraphrase. Parallèlement, il va de soi que le protosémantisme est éminemment polysémique dans la mesure où il constitue la matrice même du 'sens'. La liaison avec l'ambiguïté est ainsi établie mais la comparaison va plus loin car Le Goffic (1982) entreprend un aller-retour du sujet à l'objet en introduisant la distinction entre la notion d'ambivalence propre au sujet et qui n'implique pas de choix alternatif puisqu'il y a une certaine coexistence des termes à choisir chez le sujet, et la notion d'ambiguïté qui caractérise, elle, le donné proprement dit. Cette distinction est proche de celle qui oppose le processus de sémantisation du niveau subjectif des représentations individuelles (focalisation sur le sujet) au processus de morphologisation relevant d'un niveau objectivable (focalisation sur l'objet). Il va de soi que la prise en compte de l'ambivalence relève de ce niveau subjectif tandis que l'ambiguïté s'appréhende au niveau objectivable.

Cette relation du subjectif à l'objectivable qui se retrouve aussi bien dans le rapport ambivalence/ambiguïté que dans la distinction sémantisation/morphologisation se pose en quelque sorte comme un nouveau paradigme de conceptualisation qui brise les frontières disciplinaires, toutefois un paradigme de conceptualisation n'est pas un paradigme de description, et si le champ d'application d'un tel paradigme peut inclure la problématique de Maranda, celles des auteurs qui travaillent sur les notions de processus et au moins une partie de celle de ceux qui œuvrent dans le 'champ pragmatique-énonciatif', il est évident qu'aucune liaison n'est actuellement discernable; la théorisation et la méthodologie me paraissent pour l'instant constituer encore un point aveugle.

Champ morphosémantique et appropriation langagière: Tandis que la mise en structuration morphosémantique est déterminée par une motivation synesthésique, les phénomènes d'appropriation langagière et de positionnement de norme, qui se définissent dans une interaction psychosociale et sociolinguistique, sont déterminés par une motivation 'énonciative' où la langue est utilisée pour introduire à des significations sans rapport avec sa fonction dénotative, à travers les stratégies énonciatives des locuteurs qui s'appuient à la fois sur le donné macrosociolinguistique et sur des évaluations complexes portant sur la situation d'interlocution et le rapport, réel ou supposé, que l'ensemble des interlocuteurs entretient avec la langue comme avec l'image de cette langue dans le jeu de miroir ainsi créé. Les mêmes déterminants (acte génésique, visée/perception autonymique et mise en clôture) qui ont été mis en évidence dans le processus de sémantisation et de morphologisation sont actualisables et leurs fonctions sont constantes.

Une partie des réflexions portant sur les processus de vernacularisation et de créolisation relève de ce schéma (cf. Manessy): par leur fonction identificationnelle ces processus se définissent dans une structuration opacifiante; il en va de même des recherches psychosociales définies au niveau énonciatif portant sur les représentations normatives et les stratégies énonciatives des locuteurs (Wald 1982).

Pour conclure sur l'interdisciplinarité.

En rapport avec une conceptualisation piercienne du signe que j'ai déjà utilisée à plusieurs reprises, je dirai que le signe se définit par la chaîne de ses interprétants, laquelle se clôt sur son interprétant 'ultime'. Or, si dans une visée représentationnelle où le sujet n'a pas sa place, l'interprétant piercien ne peut être qu'une forme qui consacre la clôture objective de l'univers significationnel, ou bien la loi d' "habitude" elle-même, il en va autrement dans une perspective incluant une interaction avec le sujet et une solution est de concevoir que le sujet, dans son rapport à la langue comme dans son énonciation, est l'interprétant ultime et logique de la chaîne significationnelle en tant que support et garant des structurations établies comme de la validité d'emploi des règles conversationnelles de l'énonciation. C'est ainsi le sujet qui définit la cohérence et la clôture du discours potentiel comme nécessité de sens de son propre procès énonciatif, qu'il soit actualisé ou virtuel. C'est ainsi qu'il définit la pertinence et la valeur des termes du jeu

langagier, tout simplement parce qu'il est logiquement, lui, sujet énonçant, le répondant des 'mots' des autres, objectalement posé; le centre déictique de l'univers significationnel dans son rapport aux différents niveaux de motivation.

C'est alors que la question se pose de savoir quel est donc ce sujet dont on parle et dont on assure qu'il parle. Ce sera avant tout une place vide, construite en fonction des différents champs de pertinence envisagés: ainsi, le sujet de la morphosémantisation, se situant dans l'interaction avec la langue et n'étant pas nécessairement marqué par un procès de socialisation ne saurait être le même que celui de la vernacularisation puisque celle-ci se situe dans une interaction où le procès de socialisation constitue la donnée essentielle: De même, le sujet du domaine psycholinguistique n'est pas celui du domaine sociolinguistique, mais les interdépendances entre les deux ne sont pas moins évidentes au point que la métaphore d'une différence de niveau d'intégration est peut-être plausible; une identité des caractères analytiques (acte génésique, autonymie, clôture) mais aussi des stratégies permettant la circulation du sens paraît envisageable. Enfin, au-delà de l'interaction des pertinences psycho et sociolinguistique, la cohérence des perceptions du signe et des processus langagiers s'éclaire dans ces domaines voisins que sont la psychanalyse et la poétique. Du point de vue psychanalytique, une théorisation représentationnelle conduit probablement vers une préhension du sens de type archétypal et jungien et c'est ce genre d'approche que Guiraud visait dans ses derniers essais; par contre, une théorisation de type énonciatif conduit à une vision conversationnelle et lacanienne où le sujet se met 'en jeu'. Il ne semble pas qu'il y ait contradiction, les deux visées relèvent tout simplement de pertinences différentes tout en contribuant à l'explicitation de l'ensemble du domaine (le terme explicitation est plus adéquat que celui d'explication).

Une problématique similaire se développe au niveau poétique où l'on reconnaît à la fois la prise en compte du signe dans un acte auto-référentiel et l'insertion du sujet dans son texte par un acte égo-référentiel. C'est l'accent mis sur l'institutionnalisation de ce double détournement qui donne au poétique sa légitimité, et donc son niveau d'existence socialisé et de norme.

On en vient à reconnaître comme seule stabilité de tout procès faisant 'sens' (indiquant par là une direction!) une série d'opérations à domaines d'application variables, dont la généralité est trop grande pour les rendre opératoires mais dont la non-reconnaissance conduit à ces clôtures descriptives prises comme limites de l'univers explicitable. Ces opérations relèvent de cette problématique où la génération du sens s'inscrit et pour laquelle le langage reste évidemment un médium privilégié où l'ensemble des sciences humaines et sociales paraît avoir vocation à se placer. Y a-t'il une frontière entre sémiologie et anthropologie? Il est probable qu'une anthropologie linguistique reste à faire pour appréhender le langage en tant que jeu de société dans la plénitude des sens de ce 'jeu'.

R.N.

Notes:

1. Que Maranda rapporte aussi à la notion de 'bassin sémantique', ce qui ne va pas sans connoter l'utilisation de ce terme par R. Thom.
2. Maranda se réfère à Bourdieu pour cette terminologie.
3. Le questionnement sur le 'sujet' n'implique pas nécessairement une dérive vers la spéculation psychologisante ou le délire introspectif, à juste titre stigmatisé, on espère que ce travail le montrera.
4. Ainsi leur description strictement linguistique n'est pas possible.
5. Je renvoie le lecteur à l'essai de formalisation du champ en termes de morphosémantismes fondamentaux, potentiels, partiels et lâches que j'ai proposé ailleurs (Nicolaï 1984a).
6. On peut se rapporter à cette distinction entre sens et représentation proposée par Frege (1971-106); c'est elle évidemment, qui soutend l'articulation ici présentée.
7. Cf. la note 5.
8. Evidemment, le terme est utilisé métaphoriquement: la nature et la forme de l'équivalence est en question.

Références:

- A. CULIOLI Sur quelques contradictions en linguistique,
Communications 20, 1973, pp 83-91.
- G. FREGE Ecrits logiques et philosophiques, Le Seuil, 1971
- Catherine FUCHS La signification linguistique appréhendée à travers
l'ambiguïté et la paraphrase (RCP 665 du CNRS),
Modèles linguistiques V₂, 1983, pp 3-11.
- Cath. FUCHS- P. LE GOFFIC Ambiguïté, paraphrase et interprétation,
Modèles linguistiques V₂, 1983, pp .
- J.A. GREIMAS Sémantique structurale, Larousse, 1966.
- P. GUIRAUD Structures étymologiques du lexique français,
Larousse, 1967.
- Etymologie et ethymologia (motivation et rémoti-
vation), Poétique 11, 1972, pp405-13.
- Julia KRISTEVA Recherches pour une sémanalyse, Le Seuil, 1969.
- P. LE GOFFIC Ambiguïté et ambivalence en linguistique,
DRLAV 27, 1982, pp 83-105.
- P. MARANDA Sémigraphie: champs sémantiques et identité cultu-
relle, in Approches méthodologiques CIRB, 1982, Québec
pp 79-133.
- G. MANESSY Pidginisation, créolisation, évolution des langues,
Sprache und Geschichte in Afrika 1, Köln , 1979;
pp 55-74.

G. MANESSY- P. WALD

Le français en Afrique noire, tel qu'on le parle, tel qu'on le dit, L'Harmattan-IDERIC, Paris, 1984.

R. NICOLAI

Réflexions comparatives à partir des lexiques négro-africains et chamito-sémitiques: faits et théorie, in Actes der Vierter Internationaler Kongress fur Hamito-Semitistik, Marburg, 1983.

Théorie du signe et motivation: recherche en lexicologie dynamique, Hommages à P. Guiraud, sous presse. 1984a

De l'art du verbe et des symboles, à paraître; 1984b.

Fr. RECANATI

La transparence et l'énonciation, Le Seuil, 1979.

P. WALD

Ethnosémantique et stratégies d'énonciation, Mexico, 10ème Congrès mondial de Sociologie, 1982.